

On appelle problème féminin le rapport entre chaque femme – privée de pouvoir, d'histoire, de culture, de rôle – et chaque homme – avec son pouvoir, son histoire, sa culture, son rôle absolu.

Le problème féminin met en question tout ce qui a été fait et pensé par l'homme absolu, l'homme qui ne concevait pas la femme comme un être humain à sa hauteur.

Au XVIII^e siècle, nous avons demandé l'égalité et Olympe de Gouges a été envoyée à l'échafaud pour sa *Déclaration des droits des femmes*. La demande d'égalité entre les femmes et les hommes quant à leurs droits coïncide historiquement avec l'affirmation de l'égalité des hommes entre eux. Nous sommes donc arrivées au moment opportun. Aujourd'hui, nous avons conscience d'être celles qui définissent la situation.

L'oppression de la femme n'a pas de point de départ dans l'histoire, elle se cache plutôt dans les ténèbres des origines. L'oppression de la femme ne se résout pas avec l'assassinat de l'homme. Elle ne se résout pas avec l'égalité mais se poursuit dans l'égalité. Elle ne se résout pas avec la révolution mais se poursuit dans la révolution. Le domaine des possibles est la citadelle de la prééminence masculine : la femme n'y a pas sa place.

L'égalité qui nous est proposée aujourd'hui n'est pas philosophique mais politique : cela nous satisfait-il, après avoir été ignorées pendant des millénaires, de nous insérer de cette façon-là dans un monde régi par d'autres ? Trouvons-nous gratifiant de participer à la grande débâcle de l'homme ?

Par égalité de la femme, on entend son droit à participer à la gestion du pouvoir dans la société, en lui reconnaissant des capacités égales à celles de l'homme. Mais ce qu'a exprimé ces dernières années l'expérience féminine la plus authentique, c'est un processus de dévaluation générale du monde masculin. Nous nous sommes rendu compte que la gestion du pouvoir n'exige pas tant des capacités spécifiques qu'une forme particulière et très efficace d'aliénation. L'affirmation de la femme n'implique pas sa participation au pouvoir masculin, mais une remise en cause du concept de pouvoir. C'est pour déjouer cet attentat féminin qu'on propose aujourd'hui de nous reconnaître et de nous intégrer à titre d'égales.

L'égalité est un principe juridique : le dénominateur commun à tous les êtres humains auquel il faut rendre justice. La différence est un principe existentiel qui concerne les différentes façons d'être de l'individu, la spécificité de ses expériences, de ses finalités, de ses possibles, de son sens de l'existence dans une situation donnée et dans une situation qu'il veut se donner. La différence entre la femme et l'homme est la différence fondamentale de l'humanité.

L'homme noir est l'égal de l'homme blanc, la femme noire est l'égale de la femme blanche.

La différence de la femme a été façonnée par des milliers d'années d'absence à l'histoire. Profitons de la différence : une fois actée l'intégration de la femme, qui sait combien d'années seraient nécessaires pour se défaire de ce nouveau joug ? Nous ne pouvons pas laisser à d'autres la tâche d'ébranler les fondements de la structure patriarcale. L'égalité est ce que l'on offre aux colonisés sur le plan des lois et des droits. Et ce qu'on leur impose sur le plan de la culture. Et le principe à partir duquel l'hégémonique ne cesse de conditionner le non-hégémonique.

Le monde de l'égalité est le monde de l'écrasement légalisé, de l'unidimensionnel ; le monde de la différence est le monde où le terrorisme rend les armes et où l'écrasement cède devant la variété et la multiplicité de la vie. L'égalité entre les sexes est aujourd'hui l'écran de fumée qui dissimule

l'infériorité de la femme.

Telle est la position de celui qui, partant de sa différence, souhaite opérer un changement général dans la civilisation qui le retenait jusque-là prisonnier.

Nous avons découvert non seulement les rouages de notre oppression, mais aussi l'aliénation que notre emprisonnement engendre dans le monde. Plus rien ne justifie que la femme s'évertue à adhérer aux objectifs de l'homme.

À ce nouveau stade de conscience, la femme refuse, comme un dilemme imposé par le pouvoir masculin, tant le plan de l'égalité que celui de la différence ; et elle affirme qu'aucun être humain ni groupe ne devrait se définir ou être défini par rapport à un autre être humain ou à un autre groupe.

L'oppression de la femme est le résultat de plusieurs milliers d'années : le capitalisme en a hérité plus qu'il ne l'a produite. Le surgissement de la propriété privée a exprimé un déséquilibre entre les sexes qui renvoie au besoin des hommes d'exercer leur pouvoir sur les femmes ; un besoin qui est né en même temps que se définissaient les rapports de pouvoir entre les hommes eux-mêmes. Interpréter sur des bases économiques le destin qui a été le nôtre jusqu'à aujourd'hui signifie mettre en cause un mécanisme dont on ignore l'impulsion motrice. Nous savons que l'être humain oriente fondamentalement ses instincts selon que ses rapports avec l'autre sexe lui procurent ou non de la satisfaction. Le matérialisme historique méconnaît le facteur émotionnel qui est à l'origine du passage à la propriété privée. C'est là qu'il faut remonter pour identifier l'archétype de la propriété – ce que l'homme a, en premier, conçu comme un objet : l'objet sexuel. La femme, en retirant du domaine de l'inconscient la première proie de l'homme, dénoue l'écheveau originel de la pathologie possessive.

Les femmes ont conscience du lien politique qui existe entre l'idéologie marxiste-léniniste et leurs propres souffrances, besoins et aspirations. Mais elles refusent l'idée d'être renvoyées aux lendemains de la révolution. Leur propre cause ne saurait être à leurs yeux subordonnée à la question des classes. Elles ne peuvent accepter un schéma et une perspective de lutte qui se concluent au-dessus de leur tête.

Le marxisme-léninisme a besoin de considérer les deux sexes comme égaux, mais les règlements de comptes entre des groupes masculins ne peuvent que léguer, sur un mode paternaliste, les valeurs masculines aux femmes. Et l'on sollicite davantage l'aide des femmes que l'on n'est disposé à leur en apporter.

Le rapport maître-esclave hégélien est un rapport interne au monde humain masculin : il correspond à la dialectique, et se pose dans des termes qui découlent directement des présupposés de la prise du pouvoir. Mais le conflit femme-homme n'est pas un dilemme : on n'envisage pour lui aucune solution, dans la mesure où la culture patriarcale ne le considère pas comme un problème humain, mais comme un donné naturel. Ce conflit dérive de la hiérarchie entre les sexes, et l'essence de ces derniers est définie comme le résultat de leur opposition : l'identification d'un supérieur et d'un inférieur dissimule une victoire initiale de l'un sur l'autre. La vision masculine du monde a trouvé des justifications aux limites de sa propre expérience unilatérale. Mais pour la femme, l'origine de l'opposition entre les sexes demeure inexplicée, et elle cherche dans les raisons de sa défaite originelle les indices d'une crise de l'esprit masculin.

Voir le problème féminin à travers le prisme du conflit maître-esclave, comme un conflit de classe, est une erreur historique, car ce conflit a émergé à l'intérieur d'une culture qui négligeait la

discrimination essentielle de l'humanité : le privilège absolu de l'homme sur la femme. Ce conflit offrait des perspectives à l'humanité depuis une problématique masculine, et n'offrait donc de perspectives qu'à la communauté masculine.

Pour la femme, se subordonner au schéma de la lutte des classes signifie reconnaître des termes empruntés à un type d'esclavage différent du sien – ce qui est la marque la plus évidente du manque de reconnaissance dont elle est l'objet. La femme est opprimée en tant que femme dans tous les milieux sociaux : non pas du fait de sa classe, mais du fait de son sexe. Cette lacune du marxisme n'est pas due au hasard, et elle ne se comblerait pas si l'on élargissait le concept de classe pour y faire entrer la masse féminine, cette nouvelle classe. Pourquoi n'a-t-on pas pris en compte le rapport de la femme avec la production, à travers son activité de reconstitution de la force de travail dans la famille ? Pourquoi n'a-t-on pas pris en compte le fait que son exploitation à l'intérieur de la famille est une fonction essentielle au système de l'accumulation du capital ? En confiant le futur révolutionnaire à la classe ouvrière, le marxisme a ignoré la femme deux fois, en tant qu'opprimée et porteuse de futur ; il a formulé une théorie révolutionnaire à partir de la matrice particulière d'une culture patriarcale.

Examinons le rapport femme-homme chez Hegel, le philosophe qui a vu dans la figure de l'esclave le moment déclencheur de l'histoire : plus insidieusement que d'autres, Hegel a rationalisé le pouvoir patriarcal comme une dialectique entre un principe divin féminin et un principe humain viril. Le premier préside à la famille, le second à la communauté. « Tandis que la communauté se donne sa subsistance seulement en détruisant la béatitude familiale et en dissolvant la conscience de soi dans la conscience de soi universelle, elle se crée dans ce qu'elle réprime et qui lui est en même temps essentiel, dans la féminité en général, son ennemi intérieur. ¹» La femme ne dépasse pas le stade de la subjectivité : en s'identifiant à son cercle familial, elle reste immédiatement universelle ; il lui manque les conditions qui lui permettraient de se différencier de l'ethos de la famille et d'accéder à la force autoconsciente de l'universalité par laquelle l'homme devient citoyen. La condition féminine, résultat de l'oppression, est à l'inverse définie par Hegel comme ce qui la motive : la différence des sexes va s'établir comme la base naturelle métaphysique tant de leur opposition que de leur réunification. Au sein du principe féminin, Hegel pose l'a priori d'une passivité où s'anéantissent les preuves de la domination masculine. L'autorité patriarcale a maintenu la femme dans l'assujettissement et la seule valeur qu'on lui a reconnue est de s'être adaptée à cette autorité comme s'il s'agissait de sa nature propre.

En accord avec la tradition de la pensée occidentale, Hegel considère la femme comme étant, par nature, bloquée à un stade particulier, auquel il attribue une importance incontestable, mais qui est tel qu'un homme préférerait ne jamais être né plutôt que de s'y voir assigné.

Malgré tout, le féminin, « éternelle ironie de la communauté », se rit de l'homme raisonnable et réfléchi qui, à un âge avancé, indifférent au plaisir, ne pense et ne se préoccupe que de l'universel ; et le féminin se tourne vers le jeune homme pour chercher un complice à son mépris. Au-delà de la loi divine qu'elle incarne, au-delà de ses devoirs à l'égard des Pénates², au-delà des beaux gestes dignes d'une tragédie grecque avec lesquels elle remonte depuis les enfers jusqu'à la lumière de l'existence, la femme révèle une attitude que seule sa faiblesse a fait paraître étrange plutôt que menaçante : sa réaction moqueuse à l'égard de l'homme mûr et son inclination pour le jeune homme. Mais le fait que Hegel soit en symbiose avec les valeurs de la civilisation patriarcale le porte à considérer cette attitude de la femme comme purement instrumentale. Il interprète en effet cette valorisation de la jeunesse, ou de la virilité, de la part de la femme, comme ce qui rappelle la communauté à l'élément central de son rapport à l'extérieur : la guerre. À travers ce geste de la femme, nous voyons en réalité apparaître en filigrane le pouvoir du patriarche sur elle et sur le jeune

homme. En voulant s'opposer à la fois à la famille et à la société, la femme fait face à la figure du patriarche qui les domine toutes les deux. Par ce recours à la dérision, elle pointe du doigt la figure historique de l'opresseur dont elle cherche à se libérer. Mais l'opresseur lui-même, en tant que chef, peut s'amuser à tourner à son avantage chaque mouvement de la femme et du jeune homme : le jeune homme, encouragé par les attentions de la femme, deviendra ainsi un valeureux guerrier chargé de défendre la communauté.

À chaque fois que la femme se révèle en tant qu'« éternelle ironie de la communauté », nous reconnaissons l'émergence de la position féministe.

Chez Hegel coexistent deux positions : l'une qui voit le destin de la femme lié au principe de la féminité, l'autre qui découvre chez l'esclave non plus un principe immuable, une essence, mais la condition humaine qui réalise dans l'histoire la maxime évangélique selon laquelle « les derniers seront les premiers ». Si Hegel avait reconnu l'origine humaine de l'oppression de la femme, comme il a reconnu celle de l'oppression de l'esclave, il aurait dû appliquer la dialectique maître-esclave dans ce cas également. Ce faisant, il aurait rencontré un sérieux obstacle : si la méthode révolutionnaire peut en effet capturer les mouvements de la dynamique sociale, il ne fait pas de doute que la libération de la femme ne peut pas entrer dans le même schéma. Entre la femme et l'homme, il n'existe pas de solution où l'un éliminerait l'autre, et **c'est l'idée même d'une prise de pouvoir qui s'effondre.**

Ce qui caractérise la lutte contre le système patriarcal en tant que phase qui dérange et dépasse la dialectique maître-esclave, c'est qu'elle rend vaine l'idée de prise de pouvoir.

L'axiome selon lequel tout ce qui est rationnel est réel reflète la conviction que la ruse de la raison finira toujours par s'accorder avec le pouvoir. Et la dialectique est le mécanisme qui laisse constamment le champ libre à cette opération. Lorsqu'un mode de vie n'est pas dominé par le caractère patriarcal, la construction triadique ne trouve plus d'ancrage dans la psyché humaine.

La *Phénoménologie de l'esprit* est une phénoménologie de l'esprit patriarcal, incarnation de la divinité monothéiste dans le temps. La femme y apparaît comme une image dont le niveau signifiant est une hypothèse formulée par d'autres.

L'Histoire est le résultat des actions patriarcales.

Le Christ représente l'irréversibilité du sens de la faute sur lequel se fonde la puissance du père. À parcourir toute l'étendue de cette faute, le Christ acquiert la certitude qu'en se sacrifiant, il exécute la volonté du Père. Et c'est pour la plus grande gloire de celui-ci qu'il rachète la communauté.

C'est en nous que résident les deux gigantesques démentis à l'interprétation hégélienne : la femme qui refuse la famille, le jeune homme qui refuse la guerre.

Le jeune homme perçoit intuitivement que l'ancien droit de vie et de mort du père sur ses fils exprimait un désir, plus qu'il ne légalisait une pratique. La guerre lui apparaît alors comme un expédient inconscient pour le tuer, une conjuration contre lui.

N'oublions pas que c'est le fascisme qui a créé ce slogan : Famille et Sécurité.

L'anxiété de son intégration sociale dissimule chez le jeune homme un conflit avec le modèle patriarcal. Ce conflit se manifeste par des aspirations anarchiques où s'exprime un rejet global, sans alternative : la virilité refuse de verser dans le paternalisme et le chantage. Mais sans la présence de

son alliée historique, la femme, l'expérience anarchique du jeune homme est velléitaire, et il cède à l'appel de la lutte organisée de masse. L'idéologie marxiste-léniniste lui donne la possibilité de rendre sa révolte constructive en ralliant la lutte du prolétariat, à laquelle il délègue aussi sa propre libération. Mais en procédant ainsi le jeune homme se fait engoutir dans une dialectique prévue par la culture patriarcale, qui est la culture de la prise du pouvoir ; tandis qu'il pense avoir identifié dans le capitalisme l'ennemi qu'il a en commun avec le prolétariat, il abandonne son propre terrain de lutte contre le système patriarcal. Le jeune homme place toute sa confiance dans le prolétariat en tant que porteur de l'ambition révolutionnaire : il veut le réveiller quand il lui paraît engourdi par les succès des syndicats et par les stratégies politiciennes des partis, mais il ne doute pas qu'il s'agisse de la nouvelle figure historique. En luttant pour un autre, une fois de plus le jeune homme se subordonne lui-même – ce qui est exactement ce qu'on a toujours attendu de lui. La femme, dont l'expérience féministe a deux siècles d'avance sur celle du jeune homme, a cherché, au cours de la révolution française puis de la révolution russe, à lier sur le plan politique sa problématique à celle de l'homme, et n'y a obtenu que le rôle d'auxiliaire : **elle affirme alors que le prolétariat est révolutionnaire envers le capitalisme, mais réformiste envers le système patriarcal.**

D'après une note de Gramsci, « Les “jeunes” [...] de la classe dirigeante (entendue au sens le plus large [...]) se rebellent et passent du côté de la classe montante qui est devenue historiquement capable de prendre le pouvoir : mais, dans ce cas, il s'agit de “jeunes” qui passent de la direction des “vieilles” générations d'une classe à la direction des “vieilles” générations d'une autre classe : de toute manière, la subordination réelle des “jeunes” aux “vieilles” générations demeure » (Dans « Les intellectuels et l'organisation de la culture³»).

De *La République* de Platon aux socialistes utopiques du XIXe siècle en passant par *L'Utopie* de Thomas More, l'idéal de la communauté des biens a toujours été accompagné du corollaire logique de la dissolution de la famille en tant que noyau des intérêts particuliers. Marx et Engels poursuivent cette ligne de pensée. Néanmoins, la suppression de l'économique ne doit pas tant à leurs yeux amener « chaque homme à pouvoir disposer de toutes les femmes, et chaque femme de tous les hommes » (Fourrier), que donner naissance à un rapport femme-homme dénué d'implication utilitariste. Engels formule pour la première fois ce problème dans *Principes du communisme* (1847), de la façon suivante : « [Le régime communiste de la société] transformera les rapports entre les sexes en rapports purement privés, ne concernant que les personnes qui y participent, et où la société n'a pas à intervenir. Cette transformation sera possible grâce à la suppression de la propriété privée et à l'éducation des enfants par la société – ce qui détruira ainsi les deux bases du mariage actuel qui sont liées à la propriété privée, à savoir la dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme et celle des enfants vis-à-vis des parents. ⁴». L'année suivante, on trouve dans le *Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels : « L'abolition de la famille ! Même les plus radicaux s'indignent de cet infâme dessein des communistes. Sur quelle base repose la famille bourgeoise d'à présent ? Sur le capital, le profit individuel. [...] Mais la bourgeoisie tout entière de s'écrier en chœur : Vous autres, communistes, vous voulez introduire la communauté des femmes ! Pour le bourgeois, sa femme n'est autre chose qu'un instrument de production. Il entend dire que les instruments de production doivent être exploités en commun et il conclut naturellement que les femmes elles-mêmes partageront le sort commun de la socialisation. Il ne soupçonne pas qu'il s'agit précisément d'arracher la femme à son rôle actuel de simple instrument de production. ⁵» Dans *Les Origines de la famille*, presque quarante ans plus tard, Engels précise les rapports entre structure économique et famille conformément au matérialisme historique, et rend explicite sa conviction que le mariage trouvera, dans le cadre de la chute du capitalisme, sa réalisation la plus humaine : « Que soient écartées maintenant les conditions économiques [...] l'égalité de la femme ainsi obtenue aura pour effet, selon toutes les expériences antérieures, de rendre les hommes

monogames dans une proportion infiniment plus forte que les femmes ne deviendront polyandres. Mais ce qui disparaîtra très certainement de la monogamie, ce sont tous les caractères que lui ont imprimés les conditions de propriété auxquelles elle doit sa naissance ; et ces caractères sont, d'une part, la prépondérance de l'homme, et, en second lieu, l'indissolubilité du mariage. [...] Donc, ce que nous pouvons conjecturer aujourd'hui de la manière dont s'ordonneront les rapports sexuels après l'imminent coup de balai à la production capitaliste est surtout de caractère négatif, et se borne principalement à ce qui disparaîtra. Mais quels éléments nouveaux viendront s'y agréger ? Cela se décidera quand aura grandi une génération nouvelle. [...] Pour que l'entière liberté de contracter mariage se réalise pleinement et d'une manière générale, il faut donc que la suppression de la production capitaliste et des conditions de propriété qu'elle a établies ait écarté toutes les considérations économiques accessoires qui maintenant encore exercent une si puissante influence sur le choix des époux. Alors, il ne restera plus d'autre motif que l'inclination réciproque.⁶». Lénine aura beau jeu de catéchiser les femmes et les jeunes hommes qui voyaient un lien direct entre abolition de la propriété privée et amour libre. « Merci pour un pareil marxisme, qui fait découler toutes les manifestations et transformations de la superstructure idéologique de la société immédiatement et directement de sa base économique [...]. C'est ce qu'a constaté depuis déjà longtemps un certain Friedrich Engels, à propos du matérialisme historique. [...] Dans son livre sur *L'Origine de la famille*, Engels a montré l'importance considérable du passage de la polygamie à la monogamie. » (Dans une discussion avec Lénine, rapportée par Clara Zetkin, au Kremlin en 1920⁷)

Dans les pays communistes, la socialisation des moyens de production n'a pas éraflé le moins du monde l'institution familiale traditionnelle ; bien au contraire, en renforçant le prestige et le rôle de la figure patriarcale, elle l'a même renforcée. La lutte révolutionnaire a fait siennes et a exprimé des personnalités et des valeurs typiquement patriarcales et répressives qui se sont répercutées dans l'organisation de la société, d'abord sous la forme d'un État paternaliste, puis sous celle d'un État véritablement autoritaire et bureaucratique. La conception classiste, et plus encore **l'exclusion de la femme en tant qu'élément actif de l'élaboration des enjeux du socialisme**, a fait de cette théorie révolutionnaire une théorie inévitablement patricentrique. Sexophobie, moralisme, conformisme et terrorisme, en resserrant les mailles des rôles sociaux, ont empêché leur dissolution, que l'on avait des siècles durant fantasmée comme une conséquence évidente de la disparition de la propriété privée. La famille est la pierre angulaire de l'ordre patriarcal : elle est fondée non seulement sur des intérêts économiques mais aussi sur des mécanismes psychiques propres à l'homme, qui a toujours fait de la femme un objet de domination et un tremplin vers ses plus hautes entreprises. Marx lui-même a mené une vie de mari traditionnel, absorbé par son activité de savant et d'idéologue, ayant plusieurs enfants, dont un conçu avec sa femme de chambre. L'abolition de la famille ne signifie en effet ni la communauté des femmes – une hypothèse que Marx et Engels avaient déjà écartée – ni toute autre formule qui identifierait la femme à un instrument du « progrès ». Elle signifie plutôt la libération d'une partie de l'humanité qui ferait entendre sa propre voix et s'opposerait, **pour la première fois dans l'histoire**, non seulement à la société bourgeoise mais à tout projet de société porté par un protagoniste masculin ; poussant ainsi la lutte bien au-delà de l'exploitation économique dénoncée par le marxisme. La lutte des femmes ne se poursuit pas, aujourd'hui, dans les pays socialistes – où les structures sociales ont acquis une rigidité médiévale à travers l'imposition autoritaire des mythes patriarcaux réhabilités par la révolution – mais à l'intérieur des États bourgeois, où seule l'intervention des femmes peut entraîner l'écroulement des valeurs. Ce dernier signifie en effet l'écroulement de la réalité et des conceptions patriarcales, qui aboutit à l'effondrement non seulement de la bourgeoisie mais d'un certain type de civilisation masculine. La dialectique maître-esclave, autour de laquelle s'est structuré le marxisme, constitue le contraste fondamental de la culture de la bourgeoisie naissante, grâce auquel cette dernière peut acquérir la consistance d'une classe. Mais la dictature du prolétariat a suffisamment démontré qu'elle n'était

pas porteuse d'une dissolution des rôles sociaux : elle a maintenu et consolidé la famille en tant que lieu où la structure humaine se répète à l'identique en rejetant toute modification substantielle de ses valeurs. La révolution communiste s'est fondée sur des bases politico-culturelles masculines, **sur la répression et l'instrumentalisation du féminisme**, et doit désormais faire face à la révolte contre les valeurs masculines que la femme entend mener à son terme, par-delà la dialectique des classes propres au système patriarcal.

Le féminisme, même au moment culminant de la lutte pour la dictature du prolétariat, s'est confronté directement à la situation de la femme avec des intuitions et des méthodes de grande envergure. Mais, à ce moment précis, les « véritables » problèmes de la femme et leur analyse non biaisée se rappelèrent aux femmes communistes, ce qui produisit chez elles une frustration qui les conduisit même jusqu'à l'auto-sacrifice⁸.

Lénine dit encore à Clara Zetkin : « Vos péchés, Clara, ne s'arrêtent pas encore à cela. On m'a dit que dans vos réunions féminines, on discute de préférence de la question sexuelle. Cette question est, paraît-il, l'objet particulier de votre attention, de votre propagande. Je ne pouvais pas en croire mes oreilles, quand on m'a dit cela. [...] On m'a dit que la question sexuelle est également un objet d'étude favori dans vos organisations de jeunesse. Il paraît qu'on ne fait pas encore suffisamment de conférences sur ce sujet. Dans le mouvement des jeunesses, cette erreur est particulièrement nuisible et dangereuse. Car elle peut facilement conduire chez certains camarades, à une exagération de la vie sexuelle, et à la perte de la santé et de l'énergie. Il faut lutter contre cela. Le mouvement des femmes et le mouvement des jeunesses ont beaucoup de points en commun. Partout, nos camarades femmes doivent travailler méthodiquement avec les jeunesses. C'est là une continuation, une extension, une élévation de leur instinct maternel du domaine individuel dans le domaine social. [...] La réforme du mariage bourgeois ne suffit plus. Une révolution profonde est en train de s'accomplir dans les rapports entre les sexes, parallèlement à la révolution qui s'accomplit dans les rapports de la propriété. Il est donc compréhensible que les nombreuses questions qui découlent de cette situation préoccupent non seulement les femmes, mais aussi la jeunesse. [...] Un certain nombre croient que ces nouvelles conceptions sont "révolutionnaires" et "communistes". Ils le croient sincèrement. **Mais à moi, qui suis un vieux, cela ne m'en impose pas du tout.** Quoique je ne sois rien moins qu'un ascète, cette soi-disant "nouvelle vie sexuelle" de la jeunesse - et parfois aussi de l'âge mûr - m'apparaît comme purement bourgeoise, comme une extension du bordel bourgeois. [...] Vous connaissez certainement cette fameuse théorie, selon laquelle la satisfaction des besoins sexuels sera, dans la société communiste, aussi simple et sans plus d'importance que le fait de boire un verre d'eau. [...] Mais est-ce qu'un homme normal, placé dans des conditions normales, consentirait à se coucher dans la boue et à boire dans les flaques d'eau de la rue ? Boira-t-il dans un verre, dont le bord a été sali par d'autres ? [...] Cette théorie du verre d'eau a rendu notre jeunesse complètement folle.⁹»

Nous lisons dans la lettre de Lénine à Inès Armand, écrite en janvier 1915 : « Dear friend ! Je vous prie de détailler davantage le plan de votre brochure. [...] Je veux vous exprimer dès maintenant mon avis sur un point : je vous conseille de supprimer "revendication (par la femme) de l'amour libre". C'est une exigence qui n'est pas prolétarienne, mais bourgeoise.¹⁰» L'alternative proposée par Lénine au « mariage paysan, intellectuel et petit-bourgeois dénué d'amour, sale et bas » était « le mariage civil prolétaire avec amour ». Suite à cet échange épistolaire avec Lénine, Inès Armand renonça à publier son opuscule pour les travailleuses.

Quelle est la différence entre la « revendication de l'amour libre » et le « mariage civil prolétaire avec amour » ? La différence réside dans le fait que la première était formulée par les femmes et acceptée par les jeunes hommes comme une règle de conduite révolutionnaire, tandis que le second

cristallise des valeurs répressives qui participent à la construction d'un homme nouveau, conforme aux exigences du parti et de l'orthodoxie idéologique. L'amour libre était la version féministe de la critique de la famille, le mariage prolétaire la conséquence virile et catégorique des présupposés du communisme d'Engels. Quand une communiste viennoise publia un opuscule sur les problèmes sexuels, Lénine s'indigna : « C'est de la foutaise ! Ce qu'il y a là-dedans, les ouvriers l'ont lu depuis longtemps dans Bebel. Cela n'est pas exprimé d'une façon aussi ennuyeuse, comme dans cette brochure, mais avec un caractère d'agitation, d'attaque contre la société bourgeoise. La discussion sur les hypothèses de Freud vous donne un air "cultivé" et même scientifique, mais ce n'est au fond qu'un vulgaire travail d'écolier. La théorie de Freud est également une "folie" à la mode » (rapporté par C. Zetkin, *op.cit.*).

Pour Lénine, la femme pourrait accéder à l'égalité effective avec l'homme dans la société communiste dans la mesure où elle serait alors libérée du travail domestique improductif pour se consacrer au travail productif.

Nous reconnaissons dans la compétitivité productiviste le plan du pouvoir auquel est enchaîné le capitalisme, qu'il soit privé ou étatique. Les deux modes de gestion des moyens de production opèrent sous couvert d'un ensemble de valeurs économiques et idéologiques, de manière à garantir un rendement maximal. Aujourd'hui, l'humanité apparaît définitivement figée dans un automatisme masculin, qui résulte d'une structuration de la société en deux camps, selon qu'on admette ou non la cruauté d'une condition de fait : l'instrumentalisation.

Aucune idéologie révolutionnaire ne pourra jamais plus nous convaincre que les femmes et les jeunes hommes trouveront des devoirs et des ressources qui leur correspondent dans la lutte, dans le travail, dans la sublimation et dans le sport. Les hommes adultes perpétuent un privilège de contrôle.

Nous envisageons l'apolitisme de la femme traditionnelle comme une réponse spontanée à un univers d'idéologies et de revendications où ses problèmes n'émergent que péniblement lorsque, depuis les hauteurs du paternalisme, on interpelle la masse des femmes pour qu'elles agissent.

Pendant que les jeunes hommes œuvrent en faveur d'une révolution politico-sociale afin que leur vie ne soit pas consumée à administrer une société dans laquelle ils ne se reconnaissent pas, quelques-uns comptent sur l'enthousiasme néophyte des femmes pour résorber la crise de la société masculine : on permet aux femmes de remplir les mêmes rôles que les hommes et on le fait apparaître comme une compensation pour leur exclusion ancestrale, comme une victoire du mouvement féminin. L'industrie a eu besoin d'une nouvelle réserve de main-d'œuvre ; et la société de consommation envisage d'ajouter la prestation des femmes au secteur tertiaire.

Dans le rapport final de la Children's Employment Commission de 1866, cité par Marx dans le chapitre 13 du premier volume du *Capital*, on lit à propos du travail des mineurs : « Les enfants et les adolescents ont droit à la protection d'une législation contre l'abus du pouvoir parental qui brise prématurément leur force physique et les fait régresser dans l'échelle des êtres doués de moral et d'intelligence. » Marx poursuit, en commentant : « Cependant ce n'est pas l'abus du pouvoir parental qui crée l'exploitation directe ou indirecte par le capital de forces de travail encore trop jeunes, mais à l'inverse le mode d'exploitation capitaliste qui a fait du pouvoir parental, en abolissant la base économique qui lui correspondait, un abus de pouvoir. Or quelque effrayante et choquante qu'apparaisse la décomposition de l'ancienne institution familiale à l'intérieur du système capitaliste, la grande industrie n'en crée pas moins, en attribuant aux femmes, aux adolescents et aux enfants des deux sexes un rôle décisif dans des procès de production organisés

socialement hors de la sphère domestique, la nouvelle base économique d'une forme supérieure de la famille et du rapport entre les sexes. ¹¹» Depuis les rites initiatiques des peuples primitifs jusqu'au travail, en passant par la guerre, le pouvoir parental et l'apprentissage, l'autorité paternelle a toujours montré ce qu'il en est de toute autorité : un abus, qui diffère selon les circonstances, mais dont ceux qui en sont l'objet ont toujours été en relation entre eux – les femmes et les jeunes hommes. Marx perçoit dans cette exploitation capitaliste les prémises d'une forme supérieure de la famille, dès lors qu'aura été abolie la propriété privée des moyens de production. La prédiction de la culture révolutionnaire a manifestement été contredite : elle mettait de côté les exigences de cette catégorie d'opprimés dont la libération progressive était censée découler des phases successives du développement – fût-il marxiste – de la société masculine, alors même que l'autorité patriarcale se dissimulait sous les traits de l'égalité. La révolte féminine porte en elle la condition pour libérer le monde des alternatives qui le paralysent : la grande industrie n'a pas créé la base économique nécessaire à une forme supérieure de la famille, mais à une dissolution du contrat et du modèle familiaux. Une dissolution que seule la femme, condamnée à vie au sein de l'institution fondamentale de la suprématie masculine, peut provoquer.

La maternité – bien que dénaturée par le conflit entre les sexes, le mythe impersonnel de la continuation de l'espèce et la dévotion forcée de la femme – a été à l'origine de certaines de nos pensées et sensations, et a constitué pour nous une expérience initiatique particulière. Nous ne sommes pas responsables d'avoir engendré l'humanité depuis notre position d'esclave : ce n'est pas le fils qui nous a asservies, c'est le père.

Avant de percevoir le rapport entre mère et fils comme un temps d'arrêt de l'humanité, rappelons-nous plutôt la chaîne qui les a depuis toujours opprimés ensemble : l'autorité paternelle. C'est contre celle-ci que s'est créée l'alliance entre la femme et le jeune homme.

Qu'on ne nous demande pas ce que nous pensons du mariage ou de son correctif historique, le divorce. Les institutions nées pour garantir le privilège masculin reflètent des modalités de rapports entre les sexes devenues intolérables. Nous les faisons tous sauter, tous ces instruments de torture de la femme.

« Nous haïssons, oui, nous haïssons tout ce qui opprime et torture la femme travailleuse, la ménagère, la paysanne, la femme du petit commerçant et, dans beaucoup de cas, la femme des classes possédantes. Nous revendiquons dans la société bourgeoise, une législation sociale en faveur de la femme, parce que nous comprenons sa situation et ses intérêts sur lesquels nous porterons toute notre attention pendant la dictature du prolétariat. » (Lénine, discussion rapportée par Clara Zetkin)

C'est par l'institution familiale que se sont exprimés les tabous à travers lesquels l'homme adulte a toujours entravé le rapport libre entre la femme et le jeune homme. La psychanalyse l'a confirmé, entérinant une dimension tragique héritée de l'Antiquité.

La tragédie est une projection masculine, car tandis que l'homme, à différents moments de sa vie, est poussé vers de nouveaux objets sexuels, il ne tolère pas que la femme exprime ses désirs d'une manière qui lui soit propre ni que cela affecte les biens qu'il possède.

Le mythe de l'amour maternel se dissout à l'instant où la femme, au moment le plus riche de sa vie, éprouve automatiquement, dans ses échanges naturels avec la jeunesse, un sentiment de joie, de plaisir et de distraction que les tabous de l'organisation patriarcale ne lui permettent de transférer que sur ses enfants.

Derrière le complexe d'Œdipe, ce n'est pas le tabou de l'inceste qui se dissimule, mais l'exploitation de ce tabou par le père dans le but de sauvegarder sa position.

Ce qui nous touche, c'est une image significative du passé : d'un côté une échelle dont l'homme escalade orgueilleusement les barreaux, de l'autre côté une échelle que la femme parcourt péniblement en sens inverse. Cette petite quantité d'orgueil permise à la femme à un certain moment de sa vie n'est pas suffisante pour la soutenir tout au long de son existence.

Si la cause de la femme surgit, c'est qu'elle sera victorieuse.

De la culture jusqu'aux mœurs en passant par l'idéologie, les codes, les institutions et les rites, il y a une circularité de superstitions masculines au sujet de la femme : toute situation privée est polluée par cet arrière-fond duquel l'homme continue à tirer présomption et arrogance.

Le jeune homme est opprimé par le système patriarcal, mais il est simultanément candidat au statut d'opresseur ; l'explosion d'intolérance chez le jeune homme manifeste cette ambiguïté interne.

Les schémas de la culture patriarcale s'insinuent jusque dans la manière dont s'articule la révolte des jeunes, et la distordent. En lui apposant l'étiquette de mouvement religieux, les étudiants engagés jettent le discrédit politique sur le mouvement hippie, et perpétuent ainsi une logique paternaliste. Du haut de leurs certitudes idéologiques, ils affirment : voilà un épisode isolé, un moment non dialectique de la société. Mais c'est justement là que nous reconnaissons la valeur particulière du mouvement hippie : celle d'être une fuite hors du système patriarcal, mue par un profond dégoût, et qui signifie l'abandon de la culture de la prise de pouvoir et le rejet des modèles des groupes politiques à prédominance masculine. Les hippies ne divisent plus l'existence entre moments privés et moments publics, mais font de leur vie un mélange de féminin et de masculin. La fille qui se retire frustrée des groupes politiques étudiants ou qui, acceptant une autre frustration, se conforme aux comportements sociaux révolutionnaires de ses camarades, se trouve dans une alternative dont les termes ont été posés par des hommes entre eux¹² : ces derniers continuent de se rapporter à la politique comme à un secteur distinct, un champ d'action qui leur appartient en propre depuis toujours. L'idée que les problèmes forment un tout reste une fiction tant que les hommes gardent le monopole non seulement de la culture bourgeoise, mais aussi de la culture révolutionnaire et socialiste. Ce sont les hippies, garçons et filles, qui ont les premiers tourné en dérision cette hiérarchie : sur les ruines des comportements agressifs et violents désormais destitués, ils ont fait exister une communauté non virile, à l'encontre de l'idéologie belliqueuse des pères, qui prétendait justifier rationnellement ces valeurs et ces comportements comme les moyens permettant la marche de l'histoire et la modification du monde. L'absence forcée de la femme de tous les plans de la vie sociale a laissé la place à une escalade vertigineuse des comportements aberrants de l'homme dans sa lutte pour des manières de vivre et de penser. La réapparition de la femme a amorcé un mouvement de marginalisation volontaire de la jeunesse, qui manifeste par tous les moyens possibles, destructifs mais pacifiques, sa conviction de devoir repartir de zéro. Le fait que les hippies puissent être réabsorbés dans l'ordre social, comme beaucoup de gens le prophétisent ou l'espèrent, ne diminue pas le bouleversement que leur soudaine et inattendue apparition a provoqué sur la scène du monde. Il est déjà arrivé que les jeunes hommes et les filles – qui pour la première fois combattaient en leurs noms sur les montagnes de la lutte partisane – aient vu se dissoudre « leur » projet d'autogestion et de société exempte de paternalisme : dans l'organisation d'après-guerre, sur les plateaux habituels du pouvoir politique, économique et culturel, qui ont temporairement passé sous silence le sens de la libération du nazi-fascisme¹³. Plutôt que de constater la fragilité inhérente aux hippies et à leur destin, nous constatons que le pouvoir patriarcal les poursuit et les isole, pas seulement en tant qu'impérialisme, mais aussi en tant qu'aristocratie

culturelle des jeunes progressistes.

Toute la structure de la civilisation, comme une seule grande battue de chasse, pousse la proie vers les lieux où elle sera capturée : le mariage est le moment où s'accomplit sa captivité. Pendant que les États accordent le divorce et que l'Église catholique s'évertue à le nier, la femme révèle sa maturité en étant la première à dénoncer l'absurde organisation des rapports entre les sexes. La crise de l'homme se manifeste dans son attachement aux formules : on confie à ces dernières la tâche de garantir sa supériorité.

La femme est, toute sa vie, économiquement dépendante : d'abord de la famille du père, ensuite de celle du mari. Pourtant, la libération ne consiste pas à accéder à l'indépendance économique, mais à démolir l'institution qui a rendu la femme plus esclave que les esclaves et pour plus longtemps qu'eux.

Chaque penseur qui a embrassé du regard la situation humaine a réaffirmé depuis son propre point de vue l'infériorité de la femme. Même Freud a avancé la thèse d'une malédiction féminine ayant pour cause le désir d'une complétude qui se confondrait avec l'envie d'avoir un pénis. Nous affirmons notre incrédulité à l'égard du dogme psychanalytique qui prétend que la femme serait prise, dès son plus jeune âge, par un sentiment de partir perdante, par une angoisse métaphysique liée à sa différence.

Dans toutes les familles, le pénis de l'enfant est une sorte de fils dans le fils, auquel on fait allusion avec complaisance et sans inhibition. Le sexe de la petite fille est ignoré : il n'a pas de nom, pas de diminutif, pas de caractère, pas de littérature. On profite de sa discrétion physiologique pour en taire l'existence : le rapport entre hommes et femmes n'est donc pas un rapport entre les deux sexes, mais entre un sexe et son absence.

On lit dans la correspondance de Freud à sa fiancée : « Cher trésor, pendant que tu te dédies avec bonheur à tes activités domestiques, je suis tout au plaisir de résoudre l'énigme de la structure du cerveau humain. »

Examinons la vie privée des grands hommes : la proximité d'un être humain tranquillement considéré comme inférieur a fait de leurs gestes les plus communs une aberration qui n'épargne personne.

Notre observation directe nous enseigne qu'aucun génie ni individu n'a tenté d'embrasser du regard les multiples fronts de l'existence. Personne n'a cherché à creuser et à comprendre les failles de la nature humaine.

Nous vivons ce moment et ce moment est exceptionnel. Quant au futur, ce qui nous intéresse, c'est qu'il soit imprévu, plutôt qu'exceptionnel.

Nous tenons beaucoup à ce que soit sauvegardé chez la femme ce déclenchement extraordinaire d'intrépidité émotive, qui fait partie de l'élan vital de la jeunesse et qui, par sa créativité, peut seul donner à la vie une empreinte singulière. Le piège qui menace la jeune fille serait de penser qu'elle pourra retrouver plus tard cette expérience psychique dont elle a été privée dans sa jeunesse. La femme émancipée est un modèle stérile : une personnalité à qui l'on a dénié ses sursauts vitaux essentiels et à qui l'on ne propose que de se conformer et de se ranger.

En regardant en arrière, nous nous reconnaissons dans les pics de créativité qui émergent au hasard dans le monde féminin, mais surtout dans la sempiternelle dispersion des intelligences à travers la

coercition et la platitude du quotidien. Sur cette hécatombe, l'idéalisme a continué à faire proliférer les mythes de la féminité.

Nous ne voulons pas d'une distinction entre des femmes qui seraient supérieures et d'autres inférieures, car ce qui nous intéresse est l'élément le plus interne que chacune a en commun avec l'autre, et qui est pour toutes aussi vif que douloureux.

Le mouvement des femmes n'est pas international mais planétaire.

La scission entre structure et superstructure a confirmé une loi pour laquelle les changements de l'humanité n'ont été et ne seront pour toujours que des changements de structures : la superstructure a reflété et reflétera ces changements. Ceci est le point de vue patriarcal. Quant à nous, nous ne croyons plus aux reflets. **La déculturation pour laquelle nous optons est notre action.** Celle-ci n'est pas une révolution culturelle qui suit et intègre la révolution structurelle ; elle ne se fonde pas sur la vérification à tous les niveaux d'une idéologie, mais sur l'absence de nécessité idéologique. La femme n'a rien opposé d'autre aux constructions de l'homme que sa dimension existentielle : elle n'a eu ni condottières, ni penseurs, ni scientifiques, mais elle a eu l'énergie, la pensée, le courage, le dévouement, l'attention, la cohérence, la folie. La trace de tout cela a disparu, car elle n'était pas destinée à rester. Notre force, c'est précisément de ne pas avoir une vision mythique des faits : pour nous, agir n'est pas la tâche spécialisée de quelque caste particulière, bien que cela le devienne quand le but de l'action est l'accomplissement et la consolidation du pouvoir. L'humanité masculine s'est emparée de ce mécanisme en le légitimant grâce à la culture. Démentir la culture signifie donc démentir le pouvoir comme l'origine de l'évaluation des faits et des actions.

La maternité est le moment où, parcourant à nouveau les phases initiales de la vie, en symbiose émotive avec l'enfant, la femme se déculture. Elle voit le monde comme un lieu étranger aux exigences primaires de l'existence qu'elle revit. La maternité, c'est son « voyage ». La conscience de la femme se tourne spontanément en arrière, vers les origines de la vie, et elle s'interroge.

La pensée masculine a ratifié le mécanisme qui fait apparaître comme nécessaires la guerre, le condottière, l'héroïsme, le défi entre générations. L'inconscient masculin est un réceptacle de sang et de peur. Puisque nous voyons que le monde est empli de ces fantasmes de mort, et que la pitié¹⁴ est un rôle imposé à la femme, nous abandonnons l'homme pour qu'il touche le fond de sa solitude.

« La guerre conserve la santé morale des peuples dans leur indifférence et les préserve de s'accoutumer et de se figer dans des déterminations ; de même que le vent sauve du croupissement l'eau des lacs menacée par un calme prolongé, ainsi la guerre préserve les peuples de la corruption qu'entraînerait une paix durable, ou pire encore perpétuelle. (...) Car ce qui est, comme l'homme, négatif-ou-négateur par nature doit rester négatif-ou-négateur, et ne doit pas devenir quelque chose de fixe-et-de-stable. » (Hegel, *Le Droit naturel*)

Même les plus récentes analyses sociologiques et psychanalytiques sur les origines et les motifs de l'institution guerrière admettent comme une loi naturelle de l'espèce humaine la soumission de la femme à l'homme. On étudie les comportements des individus et des groupes, primitifs et contemporains, à l'intérieur de l'absolu patriarcal, sans reconnaître dans la domination de l'homme sur la femme une contingence particulière issue d'un parcours psychique déjà altéré. On parle respectivement du père et de la mère comme du sujet et de l'objet perpétuels de processus de projection qui investissent et déforment ce qui pourrait être une élaboration normale des données de la réalité. Pourtant le père et la mère ne sont pas deux entités primaires, mais le résultat d'une prévarication entre les sexes qui s'accomplit dans la famille. Si l'on ne tient pas compte de ces

prémises, on s'imagine pouvoir supprimer les causes psychiques de la guerre (la menace atomique), ou bien en proposant un retour aux valeurs privées – c'est-à-dire une négation de la souveraineté de l'État – ou bien en promouvant une institution qui interdise la guerre à titre de délit individuel. Mais ce faisant, on oublie que les valeurs privées sont les valeurs de la famille, et que c'est justement la structure familiale qui marque la reddition inconditionnelle de la femme envers le pouvoir masculin. C'est dans la famille que se consolident des mécanismes pathologiques d'angoisse et de défense, et c'est depuis la famille que ces mécanismes sont transférés à la vie de la collectivité, où la structure de délégation est reproduite. On risque également d'oublier que la maladie mentale de l'humanité ne peut espérer trouver son salut en s'en tenant à ses propres formes autoritaires.

On lit dans *L'Unità* du 4 juin 1944 : « L'Italie est notre Patrie et notre mère commune ; et c'est notre devoir – notre devoir à nous tous, citoyens italiens hommes et femmes, jeunes et âgés – de nous battre pour sa liberté et son honneur. » (Togliatti)

À l'occasion de la récente mort de Nasser (nous sommes en septembre 1970), un journaliste libanais écrit : « Cent millions d'arabes ont soudainement eu l'impression de devenir orphelins. »

Le fantôme obsessionnel sur lequel s'appuie la propagande raciste est celui du violeur, de l'étalon qui enlève et viole les femmes.

Dans la conception hégélienne, le Travail et la Lutte sont les actions qui initient le monde humain en tant qu'histoire masculine. L'étude des populations primitives offre plutôt le constat que ce sont les femmes qui sont affectées au travail, tandis que la guerre demeure une activité propre au mâle. À tel point que si, vaincu ou n'ayant pas de guerre à mener, l'homme est assigné au travail, il proclame qu'il ne se sent plus être un homme, qu'il se sent devenu une femme. La guerre apparaît donc, dès les origines, strictement liée, pour l'homme, à la possibilité de s'identifier et d'être identifié à un sexe. L'homme dépasse ainsi, par une épreuve tournée vers l'extérieur, son anxiété intérieure due à l'échec de sa propre virilité. Mais nous nous demandons quelle est cette angoisse de l'homme qui parcourt funèbrement toute l'histoire du genre humain et qui renvoie toujours à un point insoluble, lorsqu'il faut choisir de recourir ou non à la violence. L'espèce masculine s'est exprimée en tuant, l'espèce féminine en travaillant et en protégeant la vie : la psychanalyse s'attache à décrire les raisons pour lesquelles la guerre fut considérée par l'homme comme une tâche virile, mais ne nous dit rien de l'oppression parallèle qu'a subie la femme. Et les raisons qui ont amené l'homme à faire de la guerre une soupape de sécurité institutionnelle pour ses conflits intérieurs nous laissent croire que de tels conflits sont inéluctables chez l'homme, et constituent une donnée première de la condition humaine. Mais la condition humaine de la femme ne rend pas compte des mêmes exigences ; au contraire, la femme pleure le destin de ses fils envoyés à l'abattoir et, au sein même de sa passivité pieuse, elle distingue son rôle de celui de l'homme. Nous avons aujourd'hui l'intuition d'une solution à la guerre bien plus réaliste que celles offertes par les savants : la rupture d'avec le système patriarcal, à travers la dissolution, opérée par la femme, de l'institution familiale. Ici s'ouvre la possibilité d'un processus de renouvellement de l'humanité depuis la base, renouvellement jusqu'alors invoqué à maintes reprises sans que ne soit mentionné par quel miracle une réconciliation¹⁵ de l'humanité pourrait avoir lieu.

Le moment où le Travail devient Lutte marque le passage vers la suprématie de la culture masculine.

La femme fait l'expérience de l'atmosphère de tension dans la famille : c'est là que se situe l'origine de la tension du vivre ensemble. Nous les femmes assumons la grandeur de la chute

historique d'une institution qui, en tant que condamnation archétypique de la femme, a fini par se révéler comme la condamnation du genre humain tout entier.

Que l'on ne nous considère plus comme les perpétratrices de l'espèce. Nous ne donnons d'enfants à personne, ni à l'homme ni à l'État. Nous les donnons à eux-mêmes, et nous nous restituons à nous-mêmes.

Nous reconnaissons dans le moralisme et dans la raison d'État les armes légales d'une subordination de la femme ; dans la sexophobie, l'hostilité et le mépris pour la discréditer.

Le veto contre la femme est la première règle dont les hommes de Dieu tirent la conscience d'appartenir à l'armée du Père. L'attitude négative de l'homme à l'égard de la femme s'institutionnalise dans le célibat de l'église catholique et dans l'angoisse qui l'accompagne. La femme a été pourchassée sans raison, au cours des siècles, à travers conciles, disputes, censures, lois et violences.

La femme est l'autre face de la terre.

Les prédictions philosophiques répétées mènent à un univers homologué au nom de la sagesse : c'est ainsi que s'exprime la félicité amère du génie de l'âge. Mais l'homme et la femme ne pourront pas être homologués au même titre, car la sagesse est le paradis masculin de la philosophie.

Le sens religieux et le sens esthétique ont été définis par la culture comme deux attitudes de l'humanité en discordance avec le pouvoir. La culture a circonscrit le comportement relatif à ces attitudes au sein de deux grandes catégories de pouvoir : l'institution religieuse et l'institution artistique. Nous voyons dans le transfert religieux une manière de vivre les lois patriarcales sur un terrain métaphysique où les succès du monde historique sont dévalués et contestés ; et dans la démarche artistique une démarche qui instille de la confusion dans les valeurs autoritaires et les soumet aux caprices de son insubordination et de sa liberté. Tandis que l'homme d'église et l'artiste mettent un point d'honneur à agir d'une façon qui leur soit propre, la société leur applique le critère de la réussite pour mieux s'approprier leur prestige.

Nous choisissons librement nos amis, non pas parmi ceux qui se battent pour notre cause, mais parmi ceux qui ne se sont pas rendus coupables de trop grandes fautes en secondant le cours de la répression. L'affinité de caractère que nous avons avec les artistes réside dans la coïncidence immédiate entre notre agir et le sens de celui-ci – sans l'angoisse, connue de tous les autres, qui pousse à faire appel à la culture comme à une garantie.

Voici la réponse de Freud à Karl Abraham, qui lui avait envoyé un dessin expressionniste, en décembre 1922 : « J'ai reçu le dessin qui est censé représenter votre tête. Il est horrible. Je sais quel homme remarquable vous êtes, je suis d'autant plus bouleversé qu'une ombre sur votre personnalité morale aussi légère que votre sympathie pour l'"art" moderne doit être si cruellement châtiée. Des gens comme vous devraient, moins que tous autres, avoir accès aux milieux psychanalytiques car vous illustrez de façon par trop indésirable la théorie d'Adler selon laquelle ce sont justement les personnes affectées d'un grave défaut congénital de la vue qui deviennent peintres et dessinateurs. Permettez-moi d'oublier ce portrait et de vous souhaiter à vous et aux chers vôtres ce qu'il y a de plus beau et de meilleur pour 1923. ¹⁶»

La femme ne se situe pas dans un rapport dialectique avec le monde masculin. Les exigences qu'elle commence à affirmer n'impliquent pas tant une antithèse que **le fait d'évoluer sur un autre plan**. C'est là le point à propos duquel nous peinerons le plus à être comprises, mais il est essentiel

que nous nous y arrêtions.

Nous voyons se perpétrer – et ce même au sein des révolutions socialistes – ce mécanisme de dysfonctionnement de la psyché humaine auquel on fait politiquement référence comme à un vestige de la condition bourgeoise, et contre lequel on propose encore, en guise d'antidote, la contemplation des éléments de sagesse et de réalisme élaborés par le Père. En ce sens, l'idéologie politique s'est substituée à la théologie dans le rapport qu'elle entretient avec les masses.

La corruption de la démocratie, qu'elle soit capitaliste ou communiste, réside dans le fait que chacun participe du paternalisme exigé par le pouvoir, en croyant participer du pouvoir lui-même.

Le mouvement féministe est plein d'intrus politiques et philanthropiques. Nous exhortons les observateurs masculins à ne pas faire de nous un objet d'étude. Le consensus, tout comme la polémique, nous indiffèrent. Nous leur suggérons qu'il serait plus digne pour eux de ne pas s'immiscer.

Nous ne devons pas répondre positivement aux hommes qui nous encouragent ostensiblement à nous opposer aux représentants de leur sexe. Chacune d'entre nous peut trouver, dans ses expériences personnelles, une dose suffisante d'indignation, de compréhension et d'intransigeance pour parvenir à des solutions plus originales.

Notre insistance révèle notre volonté de nous emparer de nous-mêmes, et trouve sa légitimité dans le fait que quelqu'un s'est toujours empressé de s'introduire dans nos failles pour s'emparer de nous.

Pour la jeune fille l'université n'est pas le lieu d'où surgit, par l'intermédiaire de la culture, sa libération, mais le lieu où la répression contre elle, déjà tant présente au sein de la famille, s'aiguise. Son éducation n'est qu'une lente injection d'un poison qui l'immobilise, à l'endroit même où s'amorcent ses gestes les plus justes et les expériences qui l'ouvrent à de nouvelles significations.

La spécificité de notre tâche consiste à chercher partout, dans chaque événement ou problème du passé et du présent, ce qui relève de l'oppression de la femme. Nous sabotons tout aspect de la culture qui continuera tranquillement à l'ignorer.

Après les atrocités collectives du nazisme, du fascisme et du stalinisme, et alors que la brutalité impérialiste se poursuit, l'homme demeure dans l'illusion de pouvoir se racheter de ces terribles événements qui défilent sur la scène de l'histoire. Nous sommes là pour entendre leurs récits, bien que nous ne soyons pas dupes des nombreuses torsions faites à la vérité. En réalité, le drame de l'homme consiste en ce que, habitué depuis toujours à imputer son angoisse à l'hostilité d'un monde extérieur contre lequel il lui faut lutter, il est en passe de se reconnaître lui-même comme le siège de tous les malheurs de l'humanité, emmuré qu'il est dans une structure psychique qui ne parvient plus à contenir sa charge destructive. Le sentiment s'est instillé dans le monde d'une crise irréversible, et le vieux drapeau socialiste apparaît aux yeux de tous comme le seul remède possible. La démarche autocritique à l'œuvre dans la culture nous semble avoir pris la route de la présomption et de l'inconscience. **Pour rompre avec la continuité historique qui l'érige en protagoniste**, l'homme doit quitter cette route. Voilà la transformation que nous appelons.

Depuis les premiers pas du féminisme jusqu'à aujourd'hui, les femmes ont vu défiler sous leurs yeux les faits et gestes des derniers patriarches. Nous n'en verrons pas naître d'autres. Telle est la nouvelle réalité dans laquelle nous nous mouvons tous. C'est d'elle que renaissent les premières flammes, les bouillonnements et les affirmations d'une humanité féminine jusque-là mise de côté.

La femme est, à elle seule, un individu complet : la transformation ne doit pas advenir sur elle, mais sur les manières dont elle se perçoit à l'intérieur de l'univers, et dont les autres la perçoivent.

Nous avons perdu le sens des dichotomies de pensée : nous n'entendons pas nous exprimer dans le cadre des contraires, mais progressivement, pas à pas, afin de rassembler toutes nos observations et d'en faire notre inventaire. Nous considérons comme délétère la consommation de toute idée, aussi proche de nous soit-elle, qui a été rendue comestible par sa dialectisation immédiate.

Osons toutes les opérations subjectives qui ouvrent l'espace autour de nous. Par-là, nous ne faisons pas allusion à l'identification : celle-ci a un caractère compulsif masculin, qui entrave la florescence d'une existence et la tient sous l'impératif d'une rationalité qui détermine dramatiquement, jour après jour, le sens de l'échec et de la réussite.

L'homme est replié sur lui-même, son passé, ses finalités et sa culture. La réalité est pour lui épuisée – les voyages spatiaux en sont la preuve. Mais la femme affirme que sa vie sur cette planète n'a encore jamais commencé. Elle voit, là où l'homme ne voit plus.

L'esprit masculin est entré définitivement en crise quand il a enclenché le mécanisme qui menace la survie de l'humanité. La femme sort de sa tutelle en identifiant la structure caractérielle du patriarcat et sa culture comme la source du péril.

« Chacun doit-nécessairement se poser dans une relation telle vis-à-vis de l'autre, que ceci vienne à la lumière du jour ; il doit-nécessairement l'offenser, et chacun ne peut savoir de l'autre s'il est une totalité qu'en le forçant d'aller jusqu'à la mort ; et de même, chacun ne se démontre à soi-même comme totalité qu'en allant avec soi-même jusqu'à la mort. S'il s'arrête en lui-même en deçà de la mort (...) il est alors, pour l'autre, d'une manière-immédiate, une non-totalité ; (...) il devient l'esclave de l'autre. (...) Cette reconnaissance des particuliers est donc en elle-même une contradiction absolue : la reconnaissance n'est que l'être-donné de la Conscience, prise en tant que totalité, dans une autre Conscience ; mais dans la mesure où la première Conscience devient objectivement réelle, elle se supprime-dialectiquement elle-même. Elle ne se réalise pas, mais cesse au contraire d'exister dans la mesure où elle existe. Et néanmoins la Conscience n'existe en même temps que comme un acte-d'être-reconnu par un autre, et elle n'est en même temps Conscience qu'en tant qu'unité numérique absolue, et elle doit-nécessairement être reconnue en tant que telle ; mais ceci signifie qu'elle doit-nécessairement avoir pour but la mort de l'autre et la sienne propre, et elle n'existe que dans la réalité objective de la mort. » (Hegel)¹⁷

L'espèce masculine a continuellement défié la vie et défie aujourd'hui la survie ; la femme est demeurée esclave de ne s'y être pas ralliée ; elle est demeurée inférieure, incapable, impuissante. La femme revendique la survie comme valeur.

L'homme a cherché le sens de la vie au-delà et contre la vie même ; pour la femme vie et sens de la vie se superposent continuellement. Nous avons dû attendre des millénaires pour que l'angoisse de l'homme face à notre manière de vivre cesse enfin de nous être attribuée comme une marque d'infériorité. La femme est immanence, l'homme transcendance : par cette opposition la philosophie a spiritualisé la hiérarchie des destins. Le transcendant ne pouvait à la fois parler et douter de l'excellence de son geste ; et si la féminité est immanence, l'homme dut la nier pour initier le cours de l'histoire. L'homme a abusé de son rôle, mais à partir d'une opposition donnée comme nécessaire. La femme doit seulement poser sa transcendance. Les philosophes ont vraiment trop parlé : sur quelle base ont-ils reconnu l'acte de transcendance masculine, sur quelle base l'ont-ils nié à la femme ? C'est à partir d'une efficacité dans les faits que l'on peut induire une

transcendance, considérée alors comme originelle – tandis qu'on la nie partout où il n'y a pas l'idée de constituer un pouvoir. Mais induire la transcendance d'une observation factuelle est typique de la civilisation patriarcale : en tant que civilisation absolue de l'homme, elle n'admet de possibles qu'à l'intérieur de soi. Elle ne reconnaît la femme que comme principe d'immanence, de statisme, et non comme une transcendance d'un genre différent, écrasée sous le poids de la transcendance masculine. Aujourd'hui la femme se pose ouvertement comme juge de cette culture et de cette histoire qui sous-entendent la transcendance masculine ; elle se pose comme juge de cette transcendance elle-même. À travers toutes sortes de traumas conscients et inconscients, l'homme commence lui aussi péniblement à considérer la crise de son rôle de protagoniste. Mais l'autocritique de l'homme ne perd pas de vue l'axiome selon lequel tout ce qui est réel est rationnel, et ne cesse de prétendre à ce rôle, arguant d'un besoin de dépassement. La femme en a assez des manières par lesquelles l'homme, pour se dépasser, l'a opprimée tout en déplorant son immanence. L'autocritique doit céder la place à l'imagination.

Nous disons à l'homme, au génie, au visionnaire rationnel, que le destin du monde n'est pas d'aller toujours de l'avant, comme son désir de dépassement l'y pousse. Le destin imprévu du monde tient au fait de prendre un nouveau départ pour que les femmes parcourent le chemin en tant que sujet.

Nous reconnaissons en nous-même la capacité de faire de cet instant une modification totale de la vie. Qui sort de la dialectique maître-esclave devient conscient et introduit dans le monde le Sujet Imprévu.

Nous nions le mythe de l'homme nouveau, que nous tenons pour absurde. Le concept de pouvoir est l'invariant de la pensée masculine et par-là de toutes les solutions finales. Le concept de subordination de la femme suit comme une ombre celui de pouvoir. Toute prophétie qui part de ces postulats est fausse.

Le problème féminin **est en soi moyen et fin** des transformations substantielles de l'humanité. Il n'a pas besoin de futur. Il ne fait pas de distinction entre prolétariat, bourgeoisie, tribu, clan, race, âge, culture. Il ne vient ni d'en haut ni d'en bas. Ni de l'élite ni de la base. Il ne saurait être dirigé ou organisé, diffusé ou propagé. C'est une parole nouvelle qu'un sujet nouveau prononce, confiant sa diffusion à l'instant même. Agir devient simple et élémentaire.

Il n'y a pas de ligne d'arrivée, il n'existe que le présent. Nous sommes le passé obscur du monde, nous réalisons le présent.

Été 1970.

Carla Lonzi

- 1 G.W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*. Trad. J. Hyppolite, Aubier, Paris, 1941.
- 2 Les Pénates sont des divinités romaines chargées de la protection du foyer domestique. (NdT)
- 3 A. Gramsci, « Les intellectuels et l'organisation de la culture ». In *Cahiers de prison*, 3, Gallimard, Paris, 1996.
- 4 F. Engels, *Textes*. Éditions sociales, Paris, 1968.
- 5 K. Marx et F. Engels, *Manifeste du Parti communiste*. 1848.
- 6 F. Engels, *L'Origine de la famille, de la Propriété privée et de l'État*. Éditions du Progrès, Moscou, 1976.
- 7 C. Zetkin, « Souvenirs sur Lénine ». *Cahiers du bolchevisme*, n°29, 15 oct. 1925.
- 8 La version originale dit *olocausto di sé* : littéralement « holocauste de soi ». (NdT)
- 9 C. Zetkin, « Souvenirs sur Lénine ». *Op. cit.*
- 10 Lettre de Lénine à Inès Armand du 17 jan. 1915. Annexe, in *La Femme et le Communisme*. Éditions sociales, Paris, 1950.
- 11 K. Marx, *Le Capital*. Traduit de l'allemand par J-P. Lefebvre, PUF, Paris, 1993.
- 12 Ou *collettivi di uomini* dans la version originale : des « collectifs d'hommes ». (NdT)
- 13 Le terme italien *nazifascismo* désigne l'ensemble formé par la régime fasciste italien et l'Allemagne nazie : leur communauté d'idéologie et de programme, et leur alliance effective avant et pendant la Seconde guerre mondiale. (NdT)
- 14 *Pietà* en italien : à la fois « pitié » et « piété » (la Vierge Marie, etc.). (NdT)
- 15 Carla Lonzi évoque ici une *normalizzazione* [normalisation] de l'humanité, mais il nous semble qu'elle n'emploie pas ce terme, à l'époque, avec toutes les connotations négatives dont celui-ci s'est chargé depuis. (NdT)
- 16 Lettre de S. Freud à K. Abraham du 26 décembre 1922. In *Sigmund Freud-Karl Abraham, Correspondance, 1907-1926*, Gallimard, Paris, 1969, pp. 337-338.
- 17 Cité par A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel : leçons sur la phénoménologie de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1979 ; p. 569.